



Ferron

VOIX DE 8 POETES DU CANADA

ALAIN GRANDBOIS . ANNE HEBERT . GILLES HENAULT . ROLAND GIGUERE

EAN-GUY PILON . RINA LASNIER . YVES PREFONTAINE . PAUL-MARIE LAPOINTE

Musique concrete de Francois Morel

Folkways Records & Service Corp., N.Y.C.

FL 9905

PS
9273
V899
1958

MUSIC LP

**VOIX DE 8 POETTES
DU CANADA**

Descriptive Notes are inside pocket.

PS
9273
V899
1958

VOIX DE 8 POETES DU CANADA

réalisé par Gilles Henault et Jean-Guy Pilon / musique de Francois Morel

MUSIC LP

Entre autres choses, la poésie est expérience verbale. Ce disque permet à quelques poètes Canadiens français de donner à leur expression poétique toutes ses dimensions. Le choix des poètes et des poèmes pourra paraître arbitraire. Il l'est, en effet, dans la mesure où il écarte certaines tendances pour établir une ligne de force déterminée dans la poésie canadienne-française contemporaine. Ceci n'est pas un palmarès, ni une anthologie. Nous avons simplement voulu présenter quelques-uns des aspects les plus virulents de la poésie contemporaine au Canada français. Il est à espérer que ce premier disque de poésie ne sera pas le dernier, si le public lui fait bon accueil.

La musique et la peinture nous accompagnent dans cette présentation. Les transitions sonores, obtenues grâce à la technique de la musique concrète, sont du jeune et brillant musicien François Morel. Nous croyons qu'il a su comprendre et traduire l'esprit de chaque poète, et faire une présentation qui remplace avantageusement tout commentaire.

La pochette est du peintre Marcelle Ferron dont les oeuvres ont été remarquées à Montréal, à Toronto, à Winnipeg, à Paris et aux Etats-Unis.

Grâce à cette concordance entre la peinture, la musique et la poésie, ce disque est l'expression fidèle et exemplaire de disciplines artistiques contemporaines au Canada français.

Nous tenons à remercier tous ceux qui ont rendu possible la réalisation de ce disque: poètes, peintre et musicien, ainsi que les Editions Erta, les Editions de l'Hexagone, les Editions d'Orphée qui ont publié la plupart des recueils dont les poèmes sont tirés.

Il est admirable également qu'une maison comme Folkways, qui a tant fait pour répandre la connaissance du folklore de tous les pays, donne à des artistes contemporains la possibilité d'exprimer leur manière le renouvellement des valeurs traditionnelles. Nous l'en remercions.

Gilles Henault et Jean-Guy Pilon

FRANCOIS MOREL

Né à Montréal en 1926. Il fit ses études musicales au Conservatoire de musique de la province de Québec où il obtint un premier prix de fugue. Il étudia la composition musicale sous la direction du maître canadien Claude Champagne. En octobre 1955, Léopold Stokowsky donna en première mondiale au Carnegie Hall de New-York son "Antiphonie pour orchestre" à l'occasion d'un mémorable concert de musique canadienne. Cette oeuvre fut également interprétée par les Concerts Symphoniques de Montréal, sous la direction de Pierre Monteux. Les oeuvres de François Morel furent à maintes reprises données en concert au Canada sous la direction de chefs d'orchestre réputés tels que: Sir Ernest MacMillan et MM. Jean Beaudet, Roland Leduc, Geoffrey Waddington, Alexander Brott et Paul Sherman. A l'occasion du Festival de Montréal (1955) le brillant pianiste canadien Neil Chotem a exécuté les "Deux Etudes de Sonorité" du jeune compositeur. Musicien appartenant à l'Ecole Française de la tradition de Debussy, il subit aussi l'influence de Stravinsky, de Béla Bartok, de Messiaen, de Varèse et de Webern. Il est le premier musicien au Canada à faire des travaux dans le domaine de la musique concrète. François Morel poursuit des recherches dans ce sens, tout en écrivant de la musique pour l'orchestre conventionnel. Il a écrit nombre de partitions de musique de scène pour la radio et la télévision canadienne. En ce moment, il termine un poème symphonique qui portera le titre de "Boréal" inspiré des poèmes d'Yves Fréfontaine.

MARCELLE FERRON

Née en 1924 à Louiseville, province de Québec. Elle a fait partie du groupe des "automatistes" et subi l'influence de Borduas. Elle a participé à plusieurs expositions de groupe avant de partir pour Paris où elle est fixée depuis quelques années. En Europe, Marcelle Ferron a exposé dans des galeries de France, de Hollande, de Belgique et d'Italie. Parmi les galeries qui ont accueilli ses oeuvres, mentionnons: Creuse, Connaissance des Arts, Comparaison, Cimaïse, le Salon des Surindépendants, le Musée d'Art Moderne de Paris, et le très exclusif Salon des Réalités Nouvelles.

Face 1, No 1

ALAIN GRANDBOIS

Né en 1900 à Saint-Casimir (Portneuf) province de Québec. Avocat, grand voyageur, biographe, écrivain radiophonique, membre de l'Académie canadienne-française. Son oeuvre poétique comprend LES ILES DE LA NUIT (1946) recueil qui lui valut le

prix David; RIVAGES DE L'HOMME (1948) et L'ETOILE POURPRE (1957). C'est en Chine que parurent ses premiers poèmes, en 1934. Il a également publié deux ouvrages en prose: NE A QUEBEC, biographie de l'explorateur Louis Jolliet, et LES VOYAGES DE MARCO POLO (1941). Plusieurs poèmes de Grandbois ont été publiés dans les grandes revues littéraires de France. Il est considéré comme l'un des chefs de file de la jeune poésie canadienne-française d'avant-garde.

O TOURMENTS

O tourments plus forts de n'être qu'une seule apparence
Angoisse des fuyantes créations
Prière du désert humilié
Les tempêtes battent en vain vos nuques bleues
Vous prosédez l'éternelle dureté des rocs
Et les adorables épées du silence ont en vain défié
vos feux noirs

Tourments sourdes sentinelles
O vous sôtes gorgées de désirs d'étoiles
Vos bras d'hier pleins des bras d'aujourd'hui
Ont fait en vain les gestes nécessaires
Vos bras parmi ces éventails de cristal
Vos yeux couchés sur la terre
Et vos doigts tièdes sur nos poitrines aveugles
N'ont créé pour notre solitude qu'une solitude d'acier
vos feux noirs

Je sais je sais ne le répétez pas
Vous avez perdu ce dur front de clarté
Vous avez oublié ces frais cheveux du matin
Et parce que chaque jour ne chante plus son passage
Vous avez cru l'heure immobile et la détresse éteinte
Vous avez pensé qu'une route neuve vous attendait

O vous pourquoi creuser cette fosse mortelle
Pourquoi pleurer sous les épaules des astres
Pourquoi crier votre nuit déchainée
Pourquoi vos mains de faible assassins
Bientôt l'ombre nous rejoindra sous ses paupières faciles
Et nous serons comme des tombes sous la grâce des jardins

Non non je sais votre aventure
Je sais cet élan retrouvant le ciel du mâit
Je sais ce corps dépouillé et ces larmes de songe
Je sais l'argile du marbre et la poussière du bronze
Je sais vos sourires de miroirs
Ces genoux usés que ronge la ténèbre
Et ce frisson des reins inaccessible

Pourquoi le mur de pierre dites-moi
Pourquoi ce bloc scellé d'amitié
Pourquoi ce baiser de lèvres rouges
Pourquoi ce fiel et ce poison
Les minutes du temps me marquent plus que vos trahisons

O navires de hauts-bords avec ce sillage de craie
Vos voiles déployées votre haine se gonfle
Pourquoi creuser ces houles comme une tranchée de sang
Pourquoi ces hommes penchés sur la mer comme aux
fontaines de soif

Si les morts de la veille refusent de ressusciter

LE SONGE

J'ai dormi d'amour
Mon songe à sa lèvre
L'aube aux détours
Rejoint nos départs

La source jaillissante
Le feuillage qui frémit
La mer balancée
O noces inconsidérées

C'est le temple et son cri
Et la vertigineuse tour
Et les cloches de joie
Chantant les soleils

Flammes parfaites
Dans le secret des îles
La douceur envahit
L'ombre de son visage

Jour trop éphémère
A la proue du coeur
Ces mains de candeur
Tracent les signes

La coquille de son corps
Bat aux portes du ciel
Et je brille de ton feu
O beau supplice retrouvé

L'ETOILE POURPRE

C'était l'ombre aux pas de velours
Les étoiles sous le soleil mort
Les hommes et les femmes nus
La Fauté n'existait plus

Mais sous les pins obscurs déjà
Au creux des cathédrales détruites
Parmi le chaos des pierres tombales

Parmi la ténèbre et les dernières calcinations
Soudain le cri de l'oiseau
La mort s'agite en haut

La pourpre et l'indigo
Le ciel et l'enfer
Son beau visage entre mes mains
Toutes les caresses insolites
Je l'aimais pour la fin
D'un long chemin perdu

X X X

C'étaient les jours bienheureux
Les jours de claire verdure
Et le fol espoir crépusculaire
Des mains nues sur la chair
L'Étoile pourpre
Éclatait dans la nuit

Celle que j'attendais
Celle dont les jeux
Sont peuplés de douceur et de myosotis
Celle d'hier et de demain

Les détours du cri de vérité
La moisson couchée
Au peuplier l'oiseau
Beauté du monde
Tout nous étouffe

Ah vagabonds des espaces
Ceux des plantes interdites
Ah beaux délires déliivrés
Le jour se lève avant l'aube

X X X

Que les mots porteurs de sang
Continuent de nous fuir
Un secret pour chaque nuit suffit
Je plongeais alors
Jusqu'au fond des âges
Jusqu'au gonflement de la première marée
Jusqu'au délire
De l'Étoile pourpre
Et me évadais au-delà
Du son total

Le grand silence originel
Nourrissait mon épouvante
Mon sang brûlait comme un prodigieux pétrole
Mordant comme un acide extravagant
Aux racines de mes révoltes
Et soufflaient soudain
Spirales insensées
Les foudroyantes forges du feu
Et se creusaient soudain
Les cavernes infernales
Je niais mon être issu
De la complicité des hommes
Je plongeais d'un seul bond
Dans le gouffre marqué
J'en rapportais malgré moi
L'algue et le mot de soeur
J'étais recouvert
De mille petits mollusques vifs
Ma nudité lustrée
Jouait dans le soleil
Je riais comme un enfant
Qui veut embrasser dans sa joie
Toutes les feuilles de la forêt
Mon coeur était frais
Comme la perte fabuleuse

Dependant je savais
Ton regard inconcevable
Je savais la fuite
De ta tempe penchée
Et ce froid visiteur
Tombe oh tombe
O Nuit d'Octobre
Rougis les allées
Des vieux parcs solitaires
Balance ta lune de flammes pâles
Au faite des peupliers frissonnants
Ah je t'aimais de larmes si douces
O Toi belle endormie
Au bord bleu du ruisseau

Il y avait aussi
L'étonnant espace minéral des villes
Les couloirs fragiles et déchirés
De son coeur et de mon coeur
Son sourire plus fiévreux chaque jour
Je noyais mes désespoirs
Au sombre élan de son flanc ravagé
Je construisais mes vastes portiques
J'élevais mes hautes colonnes de cristal
J'allais triompher
Mes palais soudain s'écroulaient
Aux brouillards de mes mains

Nul feuillage d'or
Nulle calme paupière
Les cyclones rugissaient vertigineusement
Les étoiles se rompaient une à une
Toutes les prunelles étaient tuées
Aspirations géantes
Ah Musiques de Minuit
Quelles sources d'extase
Four vos soifs indéfinies
Chaque instant
Dans la vague précipitation du temps
Assassinaient les ombres du mur fatidique
Requiem sans cesse recommencé

Clameurs clouant le coeur écorché
Déchant le jour strié de lueurs
Ah visages à jamais fermés
Beau front lisse et glacé de nos mortes

X X X

D'autres rivages sans doute
Mon coeur bat-il trop fort
Devant ces mers éteintes
C'est alors que l'oiseau noir crie

Face 1 - No 2

ANNE HEBERT

Née à Québec, en 1916. Elle a publié LES SONGES EN EQUILIBRE (1942) et LE TOMBEAU DES ROIS (1953). Son oeuvre en prose comprend un recueil de nouvelles: LE TORRENT (1950) et un roman: LES CHAMBRES DE BOIS (1958) publié à Paris. Elle écrit également pour l'Office National du Film et pour la télévision. On lui doit notamment un scénario pour un film consacré au poète Saint-Denis-Garneau.

LA FILLE MAIGRE

Je suis une fille maigre
Et j'ai de beaux os.

J'ai pour eux des soins attentifs
Et d'étranges pitié.

Je les polis sans cesse
Comme de vieux métaux.

Les bijoux et les fleurs
Sont hors de saison.

Un jour je saisisrai mon amant
Pour m'en faire un reliquaire d'argent.

Je me pendrai
A la place de son coeur absent.

Espace comblé,
Quel est soudain en toi cet hôte sans fièvre?

Tu marches
Tu remues;
Chacun de tes gestes
Pare d'effroi la mort enclose.

Je reçois ton tremblement
Comme un don.

Et parfois
En ta poitrine, fixée,
J'entr'ouvre
Mes prunelles liquides
Et bougent
Comme une eau verte
Des songes bizarres et enfantins.

IL Y A CERTAINEMENT QUELQU'UN

Il y a certainement quelqu'un
Qui m'a tuée
Puis s'en est allé
Sur la pointe des pieds
Sans rompre sa danse parfaite.

A oublié de me coucher
M'a laissée debout
Toute liée
Sur le chemin
Le coeur dans son coffret ancien
Les prunelles pareilles
A leur plus pure image d'eau

A oublié d'effacer la beauté du monde
Autour de moi
A oublié de fermer mes yeux avides
Et permis leur passion perdus.

VIE DE CHATEAU

C'est un château d'ancêtres
Sans table ni feu
Ni poussière ni tapis.

L'enchantement pervers de ces lieux
Est tout dans ses miroirs polis.

La seule occupation possible ici
Consiste à se mirer jour et nuit.

Jette ton image aux fontaines dures
Ta plus dure image sans ombre ni couleur.

Vois, ces glaces sont profondes
Comme des armoires
Toujours quelque mort y habite sous le tain
Et couvre aussitôt ton reflet
Se colle à toi comme une algue

S'ajuste à toi, mince et nu,
Et simule l'amour en un lent frisson amer.

LE TOMBEAU DES ROIS

J'ai mon coeur au poing
Comme un faucon aveugle.

Le taciturne oiseau pris à mes doigts
Lampe gonflée de vin et de sang,
Je descends
Vers les tombeaux des rois
Étonnée
A peine née.

Quel fil d'Ariane me mène
Au long des dédales sourds?
L'écho des pas s'y mange à mesure.

(En quel songe
Cette enfant fut-elle liée par la cheville
Fareille à une esclave fascinée?)

L'auteur du songe
Presse le fil,
Et viennent les pas nus
Un à un
Comme les premières gouttes de pluie
Au fond du puits.

Déjà l'odeur bouge en des orages gonflés
Sainte sous le pas des portes
Aux chambres secrètes et rondes,
Là où sont dressés les lits clos.

L'immobile désir des gisants me tire.
Je regarde avec étonnement
A même les noirs ossements
Luire les pierres bleues incrustées.

Quelques tragédies patiemment travaillées,
Sur la poitrine des rois, couchées,
En guise de bijoux
Me sont offertes
Sans larmes ni regrets.

Sur une seule ligne rangés:
La fumée d'encens, le gâteau de riz séché
Et ma chair qui tremble:
Offrande rituelle et soumise.

Le masque d'or sur ma face absente
Des fleurs violettes en guise de prunelles,
L'ombre de l'amour me maquille à petits traits précis;
Et cet oiseau que j'ai respire
Et se plaint étranagement.

Un frisson long
Semblable au vent qui prend, d'arbre en arbre,
Agite sept grands pharaons d'ébène
En leurs étuis solennels et parés.

Ce n'est que la profondeur de la mort qui persiste,
Simulant le dernier tourment
Cherchant son apaisement
Et son éternité
En un cliquetis léger de bracelets
Cercles vains jeux d'ailleurs
Autour de la chair sacrifiée.

Avides de la source fraternelle du mal en moi
Ils me couchent et me boivent;
Sept fois, je connais l'état des os
Et la main sèche qui cherche le coeur pour le rompre.

Livide et repue de songe horrible
Les membres dénoués
Et les morts hors de moi, assassinés,
Quel reflet d'aube s'égaré ici?
D'où vient donc que cet oiseau frémit
Et tourne vers le matin
Ses prunelles crevées?

LES PETITES VILLES

Je te donnerai de petites villes
De toutes petites villes tristes.

Les petites villes dans nos mains
Sont plus austères que des jouets
Mais aussi faciles à manier.

Je joue avec les petites villes.
Je les renverse
Pas un homme ne s'en échappe
Ni une fleur ni un enfant.

Les petites villes sont désertes
Et livrées dans nos mains.

J'écoute, l'oreille contre les portes
J'approche une à une toutes les portes,
De mon oreille.

Les maisons ressemblent à des coquillages muets
Qui ne gardent dans leurs spirales glacées
Aucune rumeur de vent
Aucune rumeur d'eau.

Les parcs et les jardins sont morts
Les jeux alignés
Ainsi que dans un musée.

Je ne sais pas où l'on a mis
Les corps figés des oiseaux.

Les rues sont sonores de silence.
L'écho du silence est lourd
Plus lourd
Qu'aucune parole de menace ou d'amour

Mais voici qu'à mon tour.
J'abandonne les petites villes de mon enfance,
Je te les offre
Dans la plénitude
De leur solitude.

Comprends-tu bien le présent redoutable?
Je te donne d'étranges petites villes tristes,
Pour leur songe.

Face 1, No 3

GILLES HENAU

Né en 1920 à Saint-Majorique (Drummond) province de Québec. Journaliste et critique. Il écrit présentement pour la radio et la télévision. Il a publié THEATRE EN PLEIN AIR (1946) et TOUTES (1953). Avec Eloi de Grandmont, il fonda en 1946 LES CAHIERS DE LA FILLE INDIENNE. Plusieurs plaquettes ont paru dans cette collection, avec des dessins d'Alfred Pelland, de Charles Daudelin et de Jean-Paul Mousseau. Un texte sur la poésie et la vie été publié dans LA POESIE ET NOUS (1957).

CHAMSON DU GRAND ECHANSON

Refrain

Voici pour toi, figure close
Qui ne t'endors sans des chansons
Voici le vin, paupières closes
Que verse le grand échanson.

Couplet

Le ciel, tu le vois, tu ne le vois plus
La nuit, je la vois, tu ne la vois plus
Ainsi donc, tu m'études tu m'études sommeil
Ainsi donc, tu l'emportes vers les pays que tu promets
Vers les pays sous la lune par delà...
Vers les pays de la...
Vers les pays, pays
Vers les pays... Ah moi seul.

Récitatif

Hasardeuse, ô voyageuse femme
Dont m'échappe soudain
La longue chevelure de songes
Reliée aux astres par mille réseaux
Comme l'oeil vert-d'eau qui ment à l'oeil verdâtre
Comme les doigts serrés dans une confidence
Et c'est moi l'aveugle et le sourd
Et le paralytique au bord de la Sainte Margelle
Qui réclame en vain ta couche et ta bouche
Qui ne sais plus lire les sinuosités de ta face
Qui n'entends ni la parole de ton geste, ni l'écriture
de ta morte main

Qui suis perdu, perdu dans un autre âge
Au-delà de ton domaine et de tes paysages
Hors de ta maison
Hors de ta maison
Sans liens, sans biens, sans toi.
J'évoque, j'évoque si fort
Ton profil sur le mur blanc du ciel
Mon profil sur l'eau verte du ciel
- Si bien qu'au miroir du temps
nous aurons peine à nous reconnaître -
Qu'il faudra bien que tu te lèves
Morte ou vivante, dans mon cri
Pour venir témoigner de mon existence
Comme un phare soudain proclame la naissance
D'un navire fabuleux inventé par la légende et par nuit.
J'évoque si fort ta figure endormie
Que je ferai sourdre au matin
Une fraîcheur nouvelle à tes paupières de pierre
Par laquelle ma joie reflourira
Aux coraux de ta stable jeunesse
Visage par qui le monde m'est rendu.

FEU SUR LA BÊTE-ANGOISSE

L'attente d'un beau jour
Fait oublier la vie.
Le regard n'est plus dans l'air
qu'un ruisseau desséché
La douleur stridente brûle à petits feux
La lampe irradie le plus secret sourire
Celui qui se traduit par une main coupée
Dans les hiéroglyphes du rêve.

2

La joue en feu est un signe d'incendie
Et l'homme se souvient de la mère qu'il a
L'insomnie grande ouverte bâille sur son enfance
Et l'homme se souvient de cet enfant qu'il a
La révolte est pour lui la vague la plus haute
La mi-nuit est pour lors le carrefour du monde
Les aiguilles se croisent, les pensées et les bras.
Feu sur la bête-anglaise et sur le point du jour
Feu sur toi, cauchemar, bête à peur, bête à fuir
Bête des jours trahis par les nuits sans paupières.

VOICI VENIR TEMPS

Je suis de ceux qui acceptent
La lumière et la nuit de nos pauvres années
Je suis de ceux qui lisent
L'ombre de nos mains sur nos actions futures
Je suis de ceux qui parlent
La bouche pleine d'une amère certitude
Je suis de ceux qui voient
Les sortilèges de la terre dans le regard des femmes
Je suis de ceux qui peignent
Les chevelures des comètes
Je suis de ceux qui savent
Que le miracle est dans l'homme
Car j'ai cueilli mes plus belles fleurs aux givres
Fleurs de lucide raison
Où la lumière est prise au piège.

2

Voici venir le temps des regards clairs
et des beautés nouvelles
Après l'enfer des métamorphoses.
Le sel de la terre couvrira les blessures d'hier
La paix fera couler ses grandes eaux
Sur la cendre de nos espoirs incendiés
Au miroir du ciel ne se penchera plus
la sanglante moisson des hommes
Et la peau du diable séchera aux quatre vents
Comme un épouvantail à corbeaux.

MIROIR TRANSPARENT

L'amour est plus simple qu'on le dit
Le jour est plus clair qu'on le croit
La vie est plus forte que la mer
La poésie coule dans la plaine où s'abreuve les peuples.
L'absence est un glacier
L'hiver de l'amour nous fait un coeur très sec.
Mais que viennent deux ou trois flèches de soleil
Un seul printemps debout sur la montagne de neige
Et reflourira la simplicité des mains sur les tempes
Des doigts entrelacés au-dessus des ruisseaux du coeur.

Les pas de ceux qui passent dans les miroirs
Les pas se perdent aux limites des rencontres
Et seul demeure le reflet d'un homme repris par la vague
Par la foule vague.
Le soleil brille un moment sur le réseau des regards
- Le désir tisse sa toile -
La femme s'échappe vers le couloir des songes
L'interdit brille en néon saccadé
La porte se referme
Automatique
La porte se referme
Automate
L'homme s'avance
La porte de verre se referme.
L'homme trébuche sur le rayon photo-électrique
Les pas dévalent de l'autre côté de la vie
Le désir est une fausse clé
Seul l'amour fait tourner sur ses gonds
Le miroir du regard.

Page 1, No 4

ROLAND GIGUÈRE

Né à Montréal, en 1929. Typographe, peintre, graveur et éditeur. Il a publié plusieurs plaquettes à tirage limité et hors-commerce avec des dessins d'Albert Damouche, de Conrad et Gérard Tremblay, avant de faire paraître LES ARMES BLANCHES (1954). Ce recueil, accompagné de dessins de l'auteur, permettait à un plus vaste public d'apprécier les diverses facettes du talent de Giguère. Puis, en 1957 paraissait LE DEFAUT DES RUINES EST D'AVOIR DES HABITANTS, recueil d'aphorismes et de proses poétiques. Parmi les titres antérieurs à ces publications, mentionnons: FAIRE NAÏTRE (1949), LES NUITS ABAT-JOUR (1950), YEUX FIXES (1951) et IMAGES APPROUVÉES (1953). Giguère est directeur des Editions Erta.

LES HEURES LENTES

On tourne pesamment la tête vers un nouvel horizon
et toute une vie s'appuie sur notre front

la rougeur de l'attente fait place à la douce blancheur
des pierres précieuses dans nos mains calmes

les paroles de haine meurent au bord des lèvres
et voici le silence qui couvre les bruits du lit

silence des eaux silence des yeux silence des ans
silence des uns et silence des autres

long et lent cheminement entre les haies d'aubépines
les heures se passent à séparer les fleurs des épines
fleurs d'hier épines d'aujourd'hui
épines d'aujourd'hui fleurs de demain
les heures coulent et la main doucement se resserre
sur la gorge d'un long ruisseau
mince filet de voix qu'il ne faut pas briser

mince filet de vie qu'il ne faut pas broyer
à tout prix
au prix de ne plus jamais dormir la nuit
au prix même de la vie.

ROSES ET RONCES

Rosace rosace les roses
roule mon coeur au flanc de la falaise
la plus dure parcelle de la vie s'écroute
et du haut des minarets jaillissent
les cris blancs et aigus des sinistrés

du plus rouge au plus noir feu d'artifice
se ferment les plus beaux yeux du monde

rosace les roses les roses et les ronces
et mille et mille épines dans la main où la perle se pose

une couronne d'épines où l'oiseau se repose
les ailes repliées sur le souvenir d'un nid bien fait

la douceur envolée n'a laissée derrière elle
qu'un long ruban de velours déchiré

rosace rosace les roses
les jours où le feu rampait sous la cendre
pour venir s'éteindre au pied du lit
offrant sa dernière étoile pour une lueur d'amour
le temps de s'éteindre
et la dernière chaleur déjà s'évanouissait
sous nos yeux inutiles
la nuit se raidissait dure jusqu'à l'aube

rosace les roses les roses et les ronces
le coeur bat comme une porte
que plus rien ne retient dans ses gonds
et passent librement tous les malheurs
connus et inconnus
ceux que l'on n'attendait plus
ceux que l'on avait oubliés reviennent
en paquets de petites aiguilles volantes
un court instant de bonheur égaré
des miettes de pain des oiseaux morts de faim
une fine neige comme un gant pour voiler la main
et le vent
le vent fou le vent sans fin balala
balala tout sauf une mare de boue
qui toujours est là et nous dévisage

c'est la ruine la ruine à notre image

nous n'avons plus de ressemblance
qu'avec ces galets battus ces racines tordues
fracassés par une armée de vagues qui se ruent
la crête blanche et l'écume aux lèvres

rosace les ronces !

rosace les roses les roses et les ronces
les rouges et les noires les roses les roses
les roseaux les roseaux les ronces
les roseaux les roseaux les ronces
sous les manteaux sous les marteaux sous les barreaux
l'eau bleue l'eau morte l'aurore et le sang des garrots

rosace les roses les roses et les ronces
et cent mille épines !

roule mon coeur dans la poussière de minéral

l'étain le cuivre l'acier l'amiante le mica
petits yeux de mica de l'amante d'acier trempée jusqu'à l'os
petits yeux de mica cristallisés dans une eau salée
de lame de fond et de larmes de feu
pour un simple regard humain trop humain

rosace les roses les roses et les ronces
il y avait sur cette terre tant de choses fragiles
tant de choses qu'il ne fallait pas briser
pour y croire et pour y boire

fontaine aussi pure aussi claire que l'eau
fontaine maintenant si noire que l'eau est absente

rosace les ronces
ce printemps de glace dans les artères
ce printemps n'en est pas un
et quelle couleur aura donc le court visage de l'été ?

MORNE GLEBE

Air aigre des soirs de hurlements
quand le vent vient abattre nos totems
le sable de l'immobilité quotidien avalé
se soulève de son désert
plus rien alors d'inébranlable
et s'enfument les plus claires surfaces
se crispent nos langes de nuit
pour une absence lourde et indéfinie

la couleuvre rampe de cellule en cellule
flairant la prairie morte l'étang morne
l'eau se tourne vers la moisissure
et sans aucun reflet au front
le voyageur s'enlise dans les jours que nous vivons.

LA NUIT HUMILIÉE

Il fait jour sans nuage cette fois
il fait clair dans tes yeux
où la rivière sauvage se noie

aujourd'hui tous les paliers seront gravés
les ardoises gravées de signes nouveaux
l'ombre et la pénombre abolies

aujourd'hui se déploient les vaisseaux
sur une mer étale et conquise
les figures de proue ouvertes au soleil

je te croise et te décroise aux confins de mes voyages
bouée salutaire et immuable
je te retrouve comme une étoile sacrée
à l'entrée de mon estuaire

aujourd'hui la nuit est humiliée.

Page 2, No 1

JEAN-GUY PILON

Né à Saint-Polycarpe (Soulanges) province de Québec,
en 1930. Avocat, réalisateur à Radio-Canada. Il a
publié LA FIANCÉE DU MATIN (1953), LES CLOÏTRES DE
L'ÉTÉ (1955), L'HOMME ET LE JOUR (1957). Jean-Guy
Pilon est un animateur du mouvement de la jeune
poésie. Il a été l'initiateur de la première
Rencontre de poètes canadiens-français qui eut lieu
à Montrency, près de Québec, en 1957. Plusieurs
publications de France ont publié de ses poèmes.
Il dirige avec Gaston Miron et Gilles Carle les
éditions de l'Hexagone, consacrées à la poésie.

VISAGES DE LA TERRE

Visages de la terre, quand j'aurai dit vos
noms, les fleuves n'auront pas cessé de polir les
rocs oubliés. Des hommes déçus vous appelleront
à la barre des silences humilisés pour y déchirer
vos robes de lumière.

Je souhaite à vos fronts si hauts de ne point
connaître le méprisable refuge du masque. Je
souhaite à vos mains qui ont déchiffré les multiples
cheminements de la terre de ne point rougir leur
authentique blancheur.

Pour que le jour revienne encore sur vos corps
nus - éternels tremplins des âges - partager
l'ombre et l'éclat que vous réservent les harpes
médusées de la vague et de l'étoile.

RECONNAISSANCE DES BORNES

J'attendrai jusqu'à l'aube des pierres rassem-
blées l'émouvante chair de ta joie. Tu as recueilli
l'huile et le blé avec la complicité attendrie
de la fauvette pour tromper les présages du vent.
Ta chambre se remplira de fumées nombreuses,
comme autant de souvenirs retranchés des mémoires
humaines.

Femme à la présence d'oiseau, je devine le
jardin fermé sous ton refus sans mot le violent
mépris avec lequel tu brises les parfums. Je
sais que tu m'as devancé aux carrefours futurs
et que ta robe est une voile sur ton corps de
mouette.

Je garderai dans mes mains jusqu'à l'épuisement
de toute lumière, la chaleur du pain et le
globe pudique de ton visage de fruit mûr.

INVENTAIRE

J'établirai pour toi l'inventaire de ma
douceur, les saisons qui définissent mon corps
et les vents sinueux qui martellent l'espace.

Qu'importe si les trompettes se brisent au
glas des murailles, si les combats rougissent
notre lit de terre qu'il faut reconnaître chaque
soir ? Personne ne partagera le secret de notre
maison.

Les ronces en colliers peuvent bien recouvrir
les routes qui nous ouvrent la ville ! Nous
apprendrons la patience. Humblement. Nos pre-
miers pas seront assurés et les passerelles hier
chancelantes relieront les étrangers et les
assiégés.

Parce que tu auras posé entre ma lâcheté
latente et la victoire de notre sang ton profil
de paroles peu nombreuses, je saurai la stratégie
des bêtes et les projets inamovibles de l'arbre
libre.

LIVRE DE MON BORD

L'appel obscur est venu jusqu'à nous par
les voix exposées au prisme du sang pour nous
convier à l'illumination du jour et à l'héritage
difficile que les hommes ont tradition de
transmettre.

Souffrances d'avant la parole !
Seuls et accablés, nous avons reconnu la
frayeur des berceaux et le recul des cimetières
comme l'arc de nos pas. Pénétrés de provisoire,
telle une ridicule fusée, la route n'était pas
évidente et le silence que nous avons plus tard
apprivoisé était notre ennemi.

La tête broyée, les yeux diminués par
l'absurde sécheresse des jours, je reste agrippé
à toi, livre de mon bord, main de femme.

LEGENDE DE LA CHAIR

Il te faut la nuit pour ramener comme une
huile sur ton corps, la force sauvage enfouie
dans ta chair. Il te faut la lumière contrôlée
pour que le dernier sursaut de ton épaisseur
fasse éclater la vie et l'essentielle splendeur
de la femme.

Il te faut l'étrange coloration du rythme et
du sang pour accomplir la cérémonie où tu seras
seule à officier, à paraître, et qui sait, à
mourir.

Voici le rayon de lumière et voici ta minute
de vérité. Que ton corps et tes bras et tes jambes
prennent solennellement demeure dans l'espace et
paraissent dans leur nudité chantante, l'un après
l'autre, comme un rappel des joies du monde et de
l'abrupte montagne à la lisière de nos journées.
Tu te dépouilles lentement, comme le jour
naissant, et tu nais vraiment à la lumière, à la
terre, à l'insoutenable pureté de ta chair qui
n'est plus protégée.

Danses ! Tu as échappé au piège des mains
tendues, et tu t'élèves dans la mémoire comme un
printemps prestigieux.

LE LIEN DE LA TERRE

Multiples visages d'un même rêve poursuivi
aux routes de chaque saison, je n'aurai pas
l'offense de vanité de vous dénombrer, mais
plutôt l'indéracinable tourment de vous nommer
et de vous retrouver aux étapes armées du jour
ainsi qu'au commencement de ma faiblesse.

De vous retrouver par-delà la frêle surface
de verre repolée par les saboteurs d'espérance,
et de saluer en vous le lien de la terre renforcé
de tous les hommes à naître.

Multiples visages d'une même passion qui
prend son haleine dans la violence des sèves et
l'éclat renouvelé des astres, je rapproche de vos
poitrines et de la ville les bras alourdis de la
foudre vaincue.

Page 2, No 2.

RINA LASNIER

Née en 1915, à Saint-Grégoire (Iberville) province
de Québec. Membre de l'Académie canadienne-
française. Son oeuvre poétique comprend IMAGES,
ET PROSES (1941), MADONES CANADIENNES (1944), LE
CHANT DE LA MONTEE (1947), ESCALES (1950) et
PRESENCE DE L'ABSENCE (1956). Elle a reçu, en
1943, le Prix David, et en 1957, le Prix Duvernay,
démerné par la Société St-Jean-Baptiste. On lui
doit également plusieurs jeux dramatiques, dont
LE JEU DE LA VOYAGÈRE, FÉRIE INDIENNE, et ANNE
DE NOUVE.

PSYCHE

Voix de Psyché

Joie de l'amour obscur

Moi, naïve, cachée à la niche des fontaines,
Moi, cette source plus pure que la nudité,
Moi, indécise entre l'argile et la lumière,
Me voici rassemblée au ferment de la mer!
Ma clarté n'ondule plus sous des reflets obscurs
Et je n'épuise plus le vol de mes regards
Vers les soleils resurgis des cendres de l'aube;
Je ne suis plus la rosée liant la rose
Au frémissement des eaux lointaines;
Je ne suis plus le pleur long de la biche
Se cherchant une âme au bord de sa mort;
Je ne suis plus cette source, ce pétale mobile
Sans cesse effacé de sa tige fluide;
Je ne suis plus l'épave et tremblante Beauté
Où l'air vers se lève entre des ailes;
Je ne suis plus cette coupe qui se soulève
En un murmure de soif et de course amère;
Je ne suis plus Psyché debout dans l'absence de moi-même,
Mais cette goutte d'eau qui porte seule le poids de la mer!

O mon dieu rassembleur d'abîmes et d'espaces,
O toi présence propagée comme le cercle
Des vents expirés en herbeuses caresses!
O communication entre la conque et la mouette
Par la robe sans fissure de l'harmonie,
O silence complice entre l'étoile et le sable
Afin que le songe déplace les mondes.

O alliance où l'amour n'a plus pour limites
Le limon de cette chair lourde de délices,
O baiser assimilateur qui me sépare de moi-même
Comme la bouche sépare l'écaïlle de l'amande,
Je ne dois plus rien au jour et à la lumière;
Je dors sous la nuit comme le grain pur sous l'hiver!

O masque de la nuit, ô déni de clarté
Où la feuille n'a plus souveraineté de l'arbre
Et l'oiseau du cri de sa naissance!
O cité où cesse la résistance
Entre la pierre et le saut du ruisseau,

Entre les ombres et la contrainte du jour!
O mon dieu égaré et emmêlé en moi
Comme le croissant orangé à l'aile du papillon
Et le sang du soleil à la veine de l'eau!
O mon amour épousé dans la théophanie de la nuit
Et dans le ruissellement d'une obscure présence!
Eros, ta main sur moi ne cesse de me former un corps
Et ton souffle sur moi ne cesse de le détruire!
O décalque de ton âme, ô empreinte de baisers
Fixant en moi une invisible similitude!

Eteins donc à jamais ce visage et ce miroir
Où se resserre trop l'essor de l'amour,
Eteins l'impatient ébauche du geste;
Que je repose en toi comme la nuance dans la couleur,
Que je cesse même de tressaillir comme l'enfant
Qui va quitter la maternelle mort du sein;
Que je disparaisse comme l'eau qu'on étreint,
Que mon front dorme sur ton cœur étale
Et que mes pensées me couronnent de roses calmes.....

ENSEMBLE

Par le seul désir de durer ensemble
Nous sommes à l'image l'un de l'autre;
Par le seul flambolement du cœur qui saute
Nous sommes ce que le feu rassembla.

Par toute l'âme sans ressemblance
Nous sommes étrangers l'un à l'autre;
Par la nuit qui tient le soir et l'aube
Nous sommes l'amour sans délivrance.

AU BORD DE L'EAU

Je serai à genoux dans ma robe comme l'eau
Et tu ne verras pas que je tremble de toi;
Mon âme prise à ton image au fond de l'eau
Et tu emportes mon baiser comme une proie...

L'OMBRE ROUGE

N'entre pas à l'ombre de mon ombre gisante
Quand mes gestes n'auront plus en toi leur sillage
Quand mes os seront les derniers biens éparés;
Ne viens pas sur la dalle piétinée de peines.
Ne te souviens plus du mur de l'ombre,
Du malheur pierre à pierre et sans nombre;
Quand nos yeux ne savaient que la couleur du soleil
Et la terre perdait pied comme devant la mer,
Le sang pour nous n'avait plus de frontière
Et justifié est le sang refoulé sous le cœur...
Ne me cherche pas entre les barreaux du soir
Ni à l'ancrage branlant des cimetières;
Dans la lampe rouge de ta longue mémoire
J'ouvre la flamme et tu gis dans la lumière....

MARIE MAGDELEINE

Si vous cherchez une lanterne sourde
Pour veiller un mort étroit et rouge,
Si vous cherchez la trace encore chaude
D'une douleur avivée par le baume;

Si vous cherchez une éternité de peine
Entrouvrez la chevelure de Magdeleine,
Vos yeux ne toucheront point ses yeux détruits,
Cavernes d'incendie où brûle Jésus-Christ!

Face 2, No. 3

YVES PRÉFONTAINE

Né à Montréal en 1937. Il fit ses études au
collège Stanislas. Scripteur pour Radio-Canada
où il prépare et présente une émission sur le
jazz. Il a publié BOREAL, un recueil de poèmes
en prose en 1957, et LES TEMPLES EFFONDRES en
1958. La même année paraissait dans LA POESIE
ET NOUS un texte sur "La poésie et l'Homme"
extrait d'une oeuvre en préparation: NOTULES
POUR UNE ARCHIPOESIE EN PROFONDEUR". Yves
Préfontaine est le benjamin du groupe présenté
ici.

MIRAGE

Les lunes brouillées coulent au bout de mes doigts.
Un oeil.
Ce n'est pas qu'en instance de fruits purs je fusse
rongé des ronges de soif qui croissent en les allées
d'oubli. Mais l'immensité des plages perdues et des
plateaux jonchés de défaites ne suffisait plus à mes
pas. Mais un oeil, gargouille immonde noyée des
ténèbres où je roulais, était là qui me broyait de
tentacules visqueux. Mais un cercle de glace persistait
nonchamment à me caresser la gorge, serpent. Et la
blondeur des cimes striée d'une agonie grisâtre
défaillait à mes cernes insondables.
Pouvais-je marcher longtemps sur le fil d'un
glaive sans briser l'artère de mon mal?
Pouvais-je ainsi doucement m'amenuiser au bout
des plateaux pour m'abîmer dans les vases au bout des
plateaux et des plages?
Car il n'y a que le gouffre à perte de sang.
Et ne demeure plus au creux des bras qu'un vide
parfumé.
Le cadavre du dieu debout comme un arbre git en
plein centre de mon front.
Et coulent au bout de mes doigts les lunes
brouillées de ma fièvre.

OMBRES TRÈS ÉCLOSES ET LOINTAINES

Ombres très écloses et lointaines
D'étranges sources pulvérisées
Fraîcheurs stêt tarées sous les froissements du cri
Je vous cherchais dans les frissons accumulés
Des mers aux yeux des nuits assourdies et tendres
Je vous cherchais au bord des rires
Sitté meurtris de rides carnivores.

J'attendais pendant l'écroulement des seuils
Pendant les cycles de murailles et les appels de lumière
J'attendais au fond du noir ravin
Des pardons sans murmures et des regards séchés
Parmi l'effrayante forêt des nuits
Où les mains de fièvre froide
Se tordaient de tendre à l'issue de lueur
La porte des rivières au soir des cascades molles
Et chevelures interminables mêlées de muscs absents
J'attendais en hurlant une mousse de doigts étreints
Au long des berges d'épilobes et de songe
Pourtant déjà la cime glacée
Perdue comme l'enfant gris parmi les monstres
S'affirmait tel un roc au sépulchre de mémoire
Je pensais les pierres éteintes des ondes de sécheresse
Pourtant les longs bras purs s'épanchaient
Au sein de vivantes sources
Comme luisant et vibrant d'étingelles
Les longs bras de merveilleuses feuillures et nocturnes
Mais ces ferveurs de germe fervent
Lentement éclataient sous le masque des gestes insignes
Et doucement rongeurs des rives de méandres et d'ornières

Je pensais l'absence lourde des spectres
Dans l'automne pourpre de nos yeux de crypte
Et de nos mains d'attente éperdue
Je pensais les pierres éteintes des ondes de sécheresse
Sous le feu des rages soudaines et vastes
Et je maudissais le Feu

Et je criais au sol souillé sous le murmure de mon sang rigide
La glauque amitié des eaux sur la gorge
Et l'étreinte des eaux sur ma gorge de détresse
Pour mon visage de brouillard au fond des fleuves
Enfoncé dans la blondeur fumante des sables
Sceau de présence lourde à jamais roulé
Vers une mer de regards blancs
Vers le toucher de miel des algues de quiétude

J'entendais bien le chant d'espace
Qui grondait au loin de mon monde
Mais j'étais le silence de mon terme cassant
Qui montait froidement dans l'hypogée secret de mon
aveuglement masqué de griffes

TERRE D'ALERTE

Une âpreté de fougère cerne de cruauté le lieu des mirage assourdis
Pour une franchise d'eau crue une franchise de roc et de verdure feuillue
Une âcreté de résine lourde embrume les douces gorges de fatigue
Pour le gesta rocheux et droit d'un phare dressé au cœur interne
des marais et des souilles

Et chuinte au loin l'écho des rires en feuillages de source
Et tonne en dedans des chairs écorchées sous le tranchant rouge de
l'étoile aux espaces de choc
L'écho de ciel parmi les bornes foudroyées dans le soleil profond
Dans le tronc d'arbre de ma soif dans le ventre arraché de ma rage
Tandis que le fruit chu s'engerbe de lumière
Et que l'astre ultime de fureur luit et croît à mes doigts d'argile
et de terre mouillée de sang

Terre archaïque aux appels de bronze rougi
Terre aux forêts de palmes arides où suintent les ruisseaux de sable
Terre sèche et rèche humide et molle Terre nocturne et solaire
sous la poussée des vents de
strates et de sphères

Terre de plaies désertiques et d'humus fumant
Terre fondante sous les reflux de feu et les marées de blessures
vertes que corrode le phosphore
d'échec

Terre de brouillard et de cris embourbés qui sanglotent et déchiquètent
Terre d'écorce et de pulpe et de pulpe large qui coupe les torches de
ténèbres

Terre d'arcanes que je déflors sous mon sexe de racines et dévore de
mes lèvres de forge
Terre qui s'exsude à l'espace d'effroi je te palpe je te mâche et
te crache
je te franchis

Terre fragile aux cils extrêmes du vertige je m'épouse à tes bouches
noires de lave et de broussailles
à tes membres de ciel à tes seins
Volcaniques et blessés

Terre d'entrailles et de balafres je te morcille et te massacre
je te souille et te crève sous
une ample faim de mer et de
roches pures

Terre de sacrilèges aux voûtes égorgeantes je te hurle et je cravache
le triomphe de tes glèbes sous
les lanières de désir crispé
de désir d'arbre et de rut

Terre d'orgie et Terre de silence
Terre archaïque sous des haines de cordillères et Terre d'absence

A bout de râles je me disloque Terre et mes orbites sont de braise

PAUL-MARIE LAPOINTE

Né en 1929 à Saint-Félicien (Lac St-Jean) province
de Québec. Journaliste au SOLEIL et à L'ÉVÉNEMENT-
JOURNAL, deux quotidiens de Québec, puis à LA PRESSE
de Montréal. En 1948, il publiait LE VIERGE INCENDIE
aux éditions Mythra-Mythe. Grand amateur de jazz.

SOYEZ TRISTES...

soyez tristes

pleurez dans la hutte et le vison
dans le chevreuil et le cerje
pleurez dans les chaînes et le château

soyez tristes

pleurez sur la ville et la toundra
pleurez sur la mine et le maïs
pleurez ce peuple est inutile

nous sommes à l'écoute des sanglots
nous sommes à la charge des larmes
entre la mer et le trombone
entre la bouche et l'oreille
un navire fendait l'âme jusqu'à l'île
une terre accueillante aux eaux glauques

le soleil y pousse beau corps

soyez tristes

depuis toujours ils dorment
dans les stèles de leurs vies
ils poussent leurs fleurs dans les tertres
des regards inoffensifs
qui ne pardonnent pas!

pleurez

malgré les consolatrices
chevelures de la tendresse
scaphandrières de l'amertume
tentatrices ravagées par leurs jambes
couteles frénétiques
billets doux

planètes baobabs

soyez tristes ils sont froids arides torrides et secs

malgré le braisier calme des lèvres
malgré l'oiseau le poisson la caresse
malgré la floraison des nerfs et la source agile du sang
malgré l'éclatement des rocs
perpétuellement remués par les mots d'amour

ce continent me trahissait
j'étais prisonnier de ses pores
prisonnier de ses blessures
la plaie quotidienne d'un espoir

ce continent me trahissait ce pays ce cercueil
par le clocher la sentinelle
par la matraque et la plume
et la hanche portant sa fillette scalpée
les amours fleurissaient dans le fumier
pivoines de la folie

hivers ô hivers ô gratte-ciels ô sténos

soyez tristes

nageoires effacées du sommeil
sucrerie volupté
nuit des riches

Dieu l'éternité le radar

pleurez
pleurez dans la hutte et le vison
pleurez dans le cerje et le chevreuil
la fosse et l'auto

riches
soyez tristes!

COMME ON L'AVAIT ESPERÉ

rien

ni fleuve ni musique ni bête

rien ne me consolera jamais de la misère
du sang versé par les hommes
de la tristesse des enfants
de la faiblesse des mères

ni fleur ni mort ni soleil

autour de nous la ville
succombe à l'attrait de la mort
une mort à la pointe d'argent
une mort de papier vil agenouillé
une mort dans l'âme

quel arbre quelle fleur
quel arbre oh! quel amour
nous guérira de ce mal?

quel enfant, ce qu'il sera demain,
quel espoir, audace des solitudes
nous apprendra la façon de vivre
et que tout en soit changé?

pour que l'oiseau batte dans les coeurs
la musique dans les villes
pour que l'homme naisse de la bête
la bête de la montagne
pour que surgisse de la mort le soleil

hommes je vous le prédis
les fleurs seront permises
les arbres palmes innombrables ouvertes à la caresse
les oiseaux nicheront dans les yeux des filles
les chansons

et tout sera changé
comme on l'avait espéré
dans la solitude de nos amours

CORPS TENDRE ET BLOND...

corps tendre et blond
corps de velours
corps lumineux corps mouillé
herbe sous le vent des îles
corps chaleureux éclair allongé
plumage de mon sang
corps paupières tendues les mains crispées à l'épaule
cri torride des cuivres horizontaux

j'appelle résurrection les sapins et les ifs
tendresse palpitante des oursons

la toundra bascule les soleils

j'appelle une rivière où le flanc rose de ta nuque suit le
/sillage profond d'une truite lunaire

une perdrix embrase l'automne
feu gris feu pers mousse flambante

j'appelle une ville arc électrique
un fleuve entre les balises de janvier remontant de la mort
une eau de hanches et de seins
un orage coffré par les bouches
une bouche où le sourcier des soifs agite tes os de coudrier
le mois de mai ta voix rauque de nuit
le message de ton corps la création du monde

NOUS SOMMES INSTALLEES SOUS LE TONNERRE...

nous sommes installés sous le tonnerre
fragile coquille d'abandon
dans la tendre chaleur du premier verre sur les fontaines d'automne
dans le grésillemeut du silence et de l'arbre
derrière l'écran du verglas

nous sommes installés sous le tonnerre
au coeur de la terre
dans la terreur arborescente des pics et des marteaux
dans le filet des sirènes
prisonniers des heures et des armes

nous sommes installés sous le tonnerre
les compagnons sont effarés leurs poitrines blanchiront
paroles de chaux

leurs squelettes debout supportent l'hiver

le signe de la foudre marque les hommes
au jour le jour

nous sommes installés sous le tonnerre
planète désolée
en dépit des fleuves et des caps
en dépit des forêts permanentes

les capitales piétinent leur peuple

Nous remercions les maisons d'édition suivantes
pour leur coopération.

Editions ERTA qui publiés LES ARMES BLANCHES de
Roland Giguère, et TOTEMS de Gilles Hénault.

Editions de l'Hexagone qui ont publié PRESENCE DE
L'ABSENCE de Rina Lasnier; L'HOMME ET LE JOUR de
Jean-Guy Pilon et L'ETOILE POURPRE d'Alain Grandbois.

Editions ORPHEE qui ont publié BOREAL et LES
TEMPLES EFFONDRES d'Yves Préfontaine.

L'Institut Littéraire de Québec qui a publié
LE TOMBEAU DES ROIS d'Anne Hébert.

Photos:

Jean-Guy Pilon - Van Dyck & Meyer Studios
François Morel - Studio Jac-Guy
Alain Grandbois - Studio Jac-Guy
Rina Lasnier - Studio Jac-Guy
